

# L'esprit de la police

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 20

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221834>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

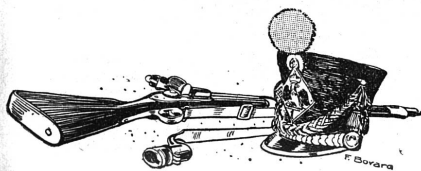
nature, et comme responsables des ouragans dans un vaste rayon de territoire ; la besogne est rude.

Je suis donc détourné par mon attendrissement, forcé de paraître un fesse-mathieu, comme il y en a beaucoup, aux yeux du premier collecteur, comme il y en a tant ; acculé dans la pénurie par le moyen des circulaires dolentes, contraint à me garantir de la prière des mendiants en mettant du coton dans mes oreilles, comme Ulysse pour éviter les séductions de Circé ; enfin, après avoir contribué à nourrir des Savoyards en 1817, et à rebâtir Monnetier en 1822, me voilà dans la dure nécessité, en 1835, de n'avoir plus un sou à donner aux étrangers, ce qui me fâche, à mes Confédérés, ce qui me désole, ni à mes concitoyens, ce qui me tue. Dans ce terrible contre-temps, c'est à vous que je m'adresse, capitalistes et gros banquiers, afin que vous veniez à mon aide et que vous me fassiez un petit fonds qui me mette à même de contribuer aux collectes qui ne peuvent manquer de se présenter encore. Je prends l'engagement solennel de ne rien distraire pour moi de cet argent, et de justifier l'emploi de tout ce que votre générosité voudra bien me confier à distribuer. Veuillez pourtant vous presser un peu, si vous jugez convenable d'obtempérer à mes désirs, car j'ai aperçu la presse lithographique de mon voisin travailler beaucoup, et je crains qu'il n'imprime en ce moment des circulaires spoliatrices et lamentables, pareilles à celles dont l'orage a crevé sur notre cité ces derniers temps.

Remarquez, s'il vous plaît, que, pour ne point nuire aux collectes qui m'ont grêlé, je fais paraître la mienne pendant un moment d'éclaircie, où aucune autre qu'elle (à ma connaissance) ne noircit l'horizon. Remarquez encore que, bien que victime des collectes, je ne me plains que de leur grand nombre, parce que je ne puis plus les accueillir chrétiennement. Remarquez enfin que ce que je crains par-dessus tout c'est la réputation de *ladre*, avec laquelle j'en vois beaucoup, pourtant, qui deviennent gros et gras. Epargnez-moi donc, en vous montrant généreux envers moi seul, le chagrin que j'éprouve de paraître avare aux yeux des myriades de collecteurs qui peuvent se présenter à ma porte d'ici à quelques jours.

Recevez, messieurs, la seule chose que je puisse encore vous offrir, vu que les collecteurs ne la mettent pas dans leur sac, savoir des salutations sincères.

Philanthrope Misasec.



**NOTES DE JEAN-MARC BUSSY**  
(Suite.)

« Un après-midi, je vois un soldat qui va plus vite que moi. Il me dit: « N'êtes-vous pas Bussy? — Oui. Et vous? — Je suis Corthésy. — Mon sergent! Je ne vous avais pas reconnu. — C'est ça, depuis ma blessure, j'ai beaucoup changé. »

« Et il m'attend. A deux heures et demie du soir, nous entrons dans une grande ville pleine de malheureux comme nous. Peu de soldats en ordre, c'est-à-dire paraissant des soldats. Nous apprenons que c'est Vilna. »

Ils passent la nuit dans une maison du faubourg, sur la paille, en nombreuse compagnie.

« Une fois sur cette paille, je ne peux plus bouger. Je dis à Corthésy: « Je n'ai pas envie d'aller plus loin. Je ne peux plus marcher. J'aime mieux être pris avec beaucoup de monde que seul sur la route! »

— Nous verrons ça demain, me répond-il. »

Et le sergent, qui porte le bras en écharpe depuis Borissow, où il a reçu une balle, fait de la soupe à la farine, achète pour quinze sous d'eau-de-vie chez un juif et s'efforce de ranimer le voltigeur. Les deux hommes veulent dormir, mais dévorés par la vermine, ils n'y peuvent parvenir.

Au matin, Bussy n'a pas plus de courage que la veille. Son pied gelé, ses souliers trop étroits, la fatigue, tout l'engage à rester à Vilna.

« A quoi bon, dit-il à son compagnon, me mettre en route pour rester sur le chemin. Je ne peux pas vous suivre et nous ne serions pas longtemps ensemble. »

— J'aimerais mieux vous porter avec mon bras blessé que de vous abandonner, répond Corthésy.

« Il m'empoigne par ma capote et me fait lever. Il faut partir. C'est le 10 décembre, à quatre heures du matin, que nous quittons Vilna. »

« Je suis faible, le pied me fait mal, je peux à peine marcher... Nous parlons de nos malheurs ; nous nous racontons des choses d'Espagne, où nous avons fait la guerre ensemble. »

« Au bout de deux heures, nous arrivons dans un encombrement de canons, de caissons, de chars d'équipages arrêtés pêle-mêle au pied d'une colline... »

(C'était au défilé de Ponari, qui avait arrêté les énormes fourgons chargés des équipages de l'empereur, beaucoup d'artillerie, et une quantité de caissons, de chars de bagages venant de Vilna.)

Cette colline de Ponari, couverte de glace, était devenue un obstacle insurmontable contre lequel tous les efforts se brisèrent. Ce fut un désastre.<sup>1</sup> Quand les conducteurs et les soldats d'escorte virent la colonne des fuyards les dépasser, quand ils virent la montagne toute couverte de charriots et de canons brisés et culbutés, d'hommes et de chevaux opérant les uns sur les autres, alors ils ne songèrent plus à rien sauver, mais à prévenir l'avidité de leurs ennemis en se pillant eux-mêmes.

« Un caisson du trésor qui s'ouvrit fut comme un signal : chacun se précipita sur ces voitures ; on les brisa ; on en arracha les objets les plus précieux. Les soldats de l'arrière-garde, qui passaient devant ce désordre, jetèrent leurs armes pour se charger de butin. Ils s'y acharnèrent si furieusement qu'ils n'entendirent plus le sifflement des balles et les hurlements des cosaques... On vit des Russes et des Français, oubliant la guerre, piller ensemble le même caisson. Dix millions d'or et d'argent disparurent... »

Notre voltigeur demeura seul, et erra longtemps parmi ce désordre. Il aperçoit un caisson de munitions. Comme il n'a plus de cartouches, il en ramasse trois paquets qu'il met dans sa giberne.

« Puis j'ai continué mon chemin, dit-il, sachant bien que je ne trouverais ni chemise, ni souliers... Devant moi, je vois deux cavaliers arrêtés au bord de la route. Je les prends d'abord pour des Russes, avec leurs chapeaux gansés. J'avance tout de même. Arrivé devant eux, je reconnais Messieurs Thomasset et de Graffenried. »

— Bonjour, mes colonels !

— Qui es-tu ?

— Bussy, des voltigeurs.

« Ils me disent qu'ils ne m'auraient jamais reconnu. Et pourtant, ils m'avaient bien connu tous les deux, tant en Espagne qu'en Russie. Mais dans mon accoutrement et avec ma figure!... »

« De Graffenried me demanda si j'avais vu leurs domestiques avec leurs équipages. Je lui dis que non. Il m'encourage beaucoup, et moi aussi, je les encourage, car ils en ont plus besoin que moi. Je leur dis que ce n'était pas la volonté qui me manquait, mais la force de marcher. On se dit adieu. Je ne sais pas comment ils se seront tirés d'affaire...<sup>2</sup> Tout cela me fait réfléchir. Je me dis qu'il faut que je fasse mon possible pour

<sup>1</sup> Comte de Segur.

<sup>2</sup> D'après de Schaller, le commandant de Graffenried, blessé de plusieurs coups de lance, fut obligé de se rendre à discrétion, et mourut le 6 décembre. Le colonel Frédéric Thomasset, qu'il ne faut pas confondre avec son frère Victor, décédé à l'hôpital militaire de la Charité, à Vilna, le 23 novembre, d'une fièvre putride maligne, mourut également dans la retraite, sans qu'on puisse préciser ni le jour, ni le lieu. On sait qu'à cette époque, il ne faisait plus partie des régiments suisses, mais qu'il était chef d'Etat-major de la division de cavalerie légère du 9e corps. Cette mention de Bussy est la dernière que l'on possède sur ce brave officier. Elle est précieuse.

F. B.

ne plus retomber dans le découragement comme hier et ce matin.

« Des compagnons de route m'apprennent que les Russes sont à Vilna, que beaucoup de soldats ont pris de l'argent tant qu'ils ont voulu au défilé de Ponari. »

« A deux heures, je me trouve à côté de mon sergent-major Giroud. Ce n'est qu'en parlant que nous nous sommes reconnus. Il me dit qu'il était malade, qu'il n'en pouvait plus. Je l'encourage, je lui dis comment j'ai été moi-même. »

« Le soir, nous nous approchons d'une petite maison, non loin de la route. Nous ne pouvons entrer d'abord, car elle est pleine comme un œuf. Deux fours sont allumés. Il nous faut regarder le feu du dehors, par la porte. Mon sergent-major s'impatiente et veut forcer l'entrée. Je dois le calmer, car il allait recevoir des coups. Enfin je peux le pousser dedans, dans un coin ; je reste à la porte. »

« Un peu plus tard arrive un Français avec un mouton sur l'épaule. Il crie : « Qui veut tuer ce mouton, pour en avoir un morceau ? » Personne ne bouge. Tous dorment, accablés de fatigue. L'autre se fâche. Alors, je m'avance. Je pose mon sac dans un coin, j'empoigne la bête, je la saigne avec mon mauvais couteau de poche et je la dépèce, non sans peine. Personne ne m'aide, pas même le Français, qui tombe et s'endort parmi les autres... »

« Je découpe mes gigots. Je m'avance comme je peux à travers les dormeurs, j'arrive au plus petit des fours, j'écarte la braise, je place deux bûches et mes quartiers de mouton dessus, pour les cuire. Je mets le reste de la viande avec de l'eau dans deux marmites de campagne que j'avais aperçues à l'entrée. Je place les deux marmites dans le second four, après avoir traversé la chambre dans son milieu, dans cette confusion de corps, de têtes, de bras et de jambes. »

« Tandis que le souper mijote, je m'appuie contre le mur pour me reposer, n'ayant pas de place pour me coucher, ni même pour m'asseoir. Mon rôti cuit à point, je l'emporte dans les pans de ma capote jusqu'au dehors, où il est bientôt refroidi. Je le mets dans mon sac. Puis je vais retirer une marmite du four et me régale de « poitrine » de mouton. Je veux ensuite réveiller le sergent-major ; mais ni coups de poing, ni coups de pied ne peuvent le tirer de son sommeil. Je dois le laisser dormir. »

(A suivre.) A. Roulier.

L'esprit de la police. — Vous voulez entrer dans la police et vous êtes borgne?... — Justement, je ne dors jamais que d'un œil.

Pour la rédaction : J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT**

Lausanne, rue Centrale 4  
**CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %**  
Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5%  
Toutes opérations de banque

**VERMOUTH CINZANO**

Un Vermouth, c'est quelconque,  
un Cinzano c'est bien plus sûr.  
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

**Centherbes Crespi**

l'apéritif par excellence.

**TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS**



Choix immense  
Achat d'anciens suisses 1850-54  
Envoi prix-courants gratuits  
**Ed. ESTOPPEY**  
Grand-Chêne, 1 Lausanne